



HAL
open science

Au-delà des années soixante

Josef Válka

► **To cite this version:**

Josef Válka. Au-delà des années soixante. Cahiers du CEFRES, 2003, L'inspiration française dans les sciences sociales en pays tchèques, 29, pp.15. halshs-01160886

HAL Id: halshs-01160886

<https://shs.hal.science/halshs-01160886v1>

Submitted on 8 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cahiers du CEFRES

N° 29, L'inspiration française dans les sciences sociales en Pays tchèques
Pavla Horská, Martin Nodl (Ed.)

Josef VÁLKA

Au-delà des années soixante

Référence électronique / electronic reference :

Josef Válka, « Au-delà des années soixante », Cahiers du CEFRES. N° 29, L'inspiration française dans les sciences sociales en Pays tchèques (ed. Pavla Horská, Martin Nodl).

Mis en ligne en / published on : mai 2010 / may 2010

URL : http://www.cefres.cz/pdf/c29f/valka_2003_au-dela_annees_soixante.pdf

Editeur / publisher : CEFRES USR 3138 CNRS-MAEE

<http://www.cefres.cz>

Ce document a été généré par l'éditeur.

© CEFRES USR 3138 CNRS-MAEE



Au-delà des années soixante

Josef Válka

Bien qu'à l'époque moderne l'historiographie prenne le plus souvent la forme d'un discours sur l'histoire nationale (l'historiographie tchèque est un débat qui concerne *uniquement* l'histoire nationale), elle est toujours partie intégrante du système de pensée global de la culture européenne, qui possède des caractéristiques communes et des paradigmes universels. L'historiographie nationale est une adaptation de l'historiographie européenne médiévale, humaniste, moderne, postmoderne. Les paradigmes fondamentaux de l'historiographie formulés par les historiens de l'époque du miracle grec sont cependant toujours valables : l'histoire est un discours véridique sur ce qui s'est réellement passé et est prouvé par des témoins dignes de foi. Cela dit, l'histoire de l'historiographie est : a) un élargissement et une modification incessants du champ empirique (des thèmes) ; b) une réflexion sur l'histoire et l'historiographie, parfois appelée théologie de l'histoire, parfois aussi philosophie de l'histoire, et enfin théorie de l'histoire et de l'historiographie. Nous savons aujourd'hui mieux qu'il y a quelque temps que l'œuvre historiographique, surtout synthétique, est également une œuvre littéraire, et que les formes linguistiques et les tropes rhétoriques comptent aussi parmi ses éléments constitutifs.¹

Qu'est donc, dans cette acception de l'histoire de l'historiographie, l'*inspiration*, et quel contenu allons-nous donner à ce mot ? Il nous faut réfléchir à la source d'inspiration française, donc aux impulsions venues de France. Les organisateurs avaient sans doute à l'esprit l'inspiration qui touchait l'« historiographie nouvelle », laquelle fut, au cours des années 1960, l'école de pensée et d'étude historiques la plus inspiratrice de France et qui pénétra d'autres pays. Cette historiographie-là était une source d'inspiration thématique, d'une part, et méthodologique, d'autre part. Elle fournissait toujours de nouveaux thèmes, élargissait énormément le champ empirique de l'historiographie et offrait de nouveaux concepts, repris par les sciences sociales, alors en plein essor et en pleine effervescence, de tendance structuraliste, sémiotique et anthropologique.²

À ses débuts, dans les années 1930, la nouvelle historiographie, appelée alors école des *Annales*, se définissait elle-même comme une césure radicale par rapport à l'historiographie jusqu'alors dominante, c'est-à-dire politique, sociale et culturelle, et déclarait poser un regard « total » sur l'histoire, définie comme une structure, un système, un ensemble regroupant toutes les activités de vie et de pensée. Mais, avec le temps, les historiens et les théoriciens de la nouvelle historiographie affaiblirent la discontinuité et l'exclusivité de leur école et trouvèrent leurs racines dans l'historiographie française de l'époque de Voltaire et des historiens libéraux de la Restauration (Michelet, Guizot) ; ils se trouvèrent aussi des liens de parenté avec l'historiographie culturelle et sociale d'autres pays (Lamprecht, Max Weber, Burckhardt, Huizinga). La nouvelle historiographie fait partie de son homologue moderne européenne, qui respecte les règles fondamentales de l'utilisation des

¹ C'est en complétant et en retravaillant des passages de cet exposé présenté lors du symposium sur l'inspiration française qu'est née cette réflexion. Étant donné que les intervenants traitaient principalement de Prague, j'ai complété ce texte par des notes sur le contexte morave et de Brno. Pour certaines périodes, la situation s'y prêtait mieux qu'à Prague, moins bien pour d'autres. À propos des approches narratives littéraires et des tropes rhétoriques dans l'histoire de l'historiographie, voir le travail essentiel de Hayden WHITE, *Metahistory: the Historical Imagination in the Nineteenth Century*, Baltimore, 1974. Sur la place de la rhétorique à l'époque moderne, voir Marc FUMAROLI, *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne 1450-1950*, Paris, PUF, 1999.

² Le meilleur compte rendu sur la « nouvelle histoire » est à lire dans la publication *La Nouvelle histoire*, Jacques LE GOFF (éd.), Paris, Retz C.E.P.L., 1978 ; Bruxelles, Complexe, 1988.

sources telles que déterminées par l'école méthodique à l'époque de l'historisme et du positivisme. Elle a relié cette tradition à la pensée des sciences sociales contemporaines, de laquelle elle a tiré son enseignement. Le mérite des historiens français est d'avoir inclus ces acquis, ces données, dans des œuvres historiques concrètes et dans des réflexions théoriques.

Dans l'histoire de l'historiographie, outre l'inspiration, on se trouve en présence d'un intéressant phénomène de *coïncidence*, c'est-à-dire d'un faisceau de procédés et de résultats de la recherche effectuée en divers lieux, sans qu'il y ait influence réciproque directe. C'est d'ailleurs une preuve de l'objectivité de la connaissance historique dans certaines situations et certains paradigmes historiques. Un exemple classique est la relation de Palacký et Guizot.³ La pensée historique de Palacký reposait sur les mêmes postulats sociaux, politiques et personnels que la pensée et la maturation intellectuelle de Guizot. Il en va ainsi également de leurs curriculum vitae, qui sont curieusement semblables : origine familiale protestante, expériences similaires au cours de leurs jeunes années, influence d'une femme mûre sur les destinées d'un homme jeune, conception du monde analogue. Palacký rédigea son premier travail et forgea sa propre conception de l'histoire et de l'historiographie avant d'avoir pu s'inspirer des historiens libéraux français. Leurs travaux parurent dans les années 1820, Palacký n'en eut connaissance que dans les années 1840, et il se prit à les admirer. Cette découverte ne pouvait donc plus influencer son œuvre en profondeur, mais elle le conforta dans sa théorie de l'histoire, dans ses choix et son sens du travail historique, ainsi que dans son style. Une question essentielle de la théorie de l'histoire opposait Palacký aux Français, qui ne pouvaient donc là être sa source d'inspiration : l'histoire conçue comme une lutte de classes entre la bourgeoisie autochtone et la noblesse étrangère. Ainsi que le montre Foucault, cette théorie était à l'origine une théorie de lutte raciale et devait confirmer la victoire de la bourgeoisie sur la noblesse, c'est-à-dire, dans cette optique, la victoire de la nation sur les étrangers, des Gallo-Romains sur les Francs. Dans l'histoire tchèque, l'élément national autochtone était au tout début représenté par les hommes slaves libres et par la noblesse. Les bourgeois, qui ne font leur apparition qu'au XIII^e siècle, sont des Allemands – des étrangers. La souveraineté de la nation tchèque moderne dans les Pays tchèques put être légitimée par le « retour », nullement par la continuité.

Une coïncidence remarquable entre l'historiographie tchèque et française se produisit dans les années 1930, au début par conséquent, de la nouvelle historiographie. À cette époque avait cours en France et à Prague une critique acerbe de l'historiographie traditionnelle, politique, événementielle et causale, et les deux pays connurent des « offensives » que Thomas Kuhn aurait appelées tentatives de changement des paradigmes et Foucault tentatives de changement des règles du discours historique. En France, c'est Marc Bloch et Lucien Febvre qui menèrent la critique de l'historiographie politique, événementielle et des batailles. Dans les Pays tchèques, ce sont F. X. Šalda et un groupe de jeunes historiens, dont le porte-parole était Jan Slavík, qui soumettaient à une critique impitoyable l'historiographie officielle de l'école de Goll.⁴ Cette double critique appelait à changer les thèmes et les procédés en vigueur, mais avec des accents différents. Les Français reprochaient à leurs prédécesseurs leurs choix thématiques étriqués et leur ignorance délibérée des autres sciences sociales. Les Tchèques, eux, éreintaient le conservatisme idéologique, l'omission de la sociologie et le

³ Josef VÁLKA, « Palacký a francouzská liberální historiografie » [Palacký et l'historiographie française libérale], *Sborník prací Filosofické fakulty Brněnské university* C 33/1986, p. 101-109 ; et « Palacký a francouzští liberální historikové II » [Palacký et l'historiographie française libérale], in : *František Palacký 1798-1998*, p. 93-109 ; Pierre ROSANVALLON, *Le moment Guizot*, Paris, Gallimard, 1985.

⁴ Les principaux textes de cette discussion furent publiés par Miloš HAVELKA, *Spor o smysl českých dějin 1895-1938* [Le conflit concernant le sens de l'histoire tchèque 1895-1938], Prague, 1995. Il en fit l'exposé dans le livre *Dějiny a smysl. Obsahy a posuny "české otázky" 1895-1989* [Histoire et sens. Substance et glissements de la « question tchèque » 1895-1989], Prague, 2001. Cf. aussi Josef VÁLKA, « Historiografie před koncem tisíciletí » [L'historiographie à la fin du millénaire], *Časopis Matice moravské* 129/2000, p. 429-470.

manque de clarté conceptuelle dû au fait que l'historiographie tchèque n'avait encore ni assimilé ni mis en application l'enseignement néokantien, principalement les travaux de Max Weber et Ernst Troeltsch. Cette étonnante coïncidence mériterait une analyse détaillée. Dans les années 1930, Prague était devenue l'un des creusets du structuralisme et Slavík était un fin connaisseur de l'historiographie marxiste soviétique. C'est ainsi que le très sensible milieu tchèque se trouva en présence des deux grands courants de pensée qui ont influencé la pensée européenne de la seconde moitié du siècle. La Seconde Guerre mondiale et l'arrivée du communisme affectèrent si durement la pensée tchèque que la coïncidence et même, à l'occasion, l'inspiration réciproque entre Prague et Paris s'en trouvèrent durablement compliquées.

La guerre et les années 1950 perturbèrent la tradition stimulante de la pensée tchèque, à savoir l'ouverture à tous les courants et sources d'inspiration européens existants et la permanence des traditions locales. En ce qui concerne les influences et les inspirations venues de France, la situation culturelle de la Première république avait représenté une période extrêmement favorable. Cela est dû tant à la politique étrangère francophile de la Tchécoslovaquie qu'à la volonté déclarée de cultiver la francophonie. La majorité de l'intelligentsia tchèque était soumise à l'enseignement obligatoire du français au lycée et certains étudiants fréquentaient les lycées français. Václav Černý, par exemple, est un de ceux-là.⁵ Les membres des avant-gardes artistiques tchèques se devaient d'aller puiser leur inspiration à Paris encore dans les premières années qui suivirent la Seconde guerre mondiale. On raconte que ses amis appelaient Emil Filla « Filasso ».

Mais les historiens n'étaient pas à Paris chez eux comme l'étaient les artistes, bien que poursuivre ses études à la Sorbonne n'avait rien d'exceptionnel. Pendant la guerre et après le court intermède 1945-1947, les choses changèrent radicalement et les contacts directs avec l'Ouest furent interrompus.

Une fois que les chemins menant en Occident furent fermés par le Rideau de fer, la culture et la pensée durent se tourner vers l'est, l'apprentissage du russe remplaça celui des langues occidentales et le marxisme-léninisme était censé devenir la conception du monde obligée. La mise à mal des traditions et l'isolement par rapport à l'Occident touchèrent au premier chef la génération d'après-guerre, celle qui fréquentait les établissements du secondaire et les écoles supérieures. Mais, pour les générations aînées qui ne sont pas décédées pendant ces dix années-là, la culture dont elles s'étaient nourries ne pouvait être anéantie. Quelques « anciens » historiens de l'école de Goll enseignèrent durant toutes ces années et continuèrent de publier leurs travaux.

Pendant que nous nous échinions à apprendre les fondements du marxisme-léninisme au rythme des traductions tchèques, la nouvelle histoire française connaissait sa première grande embellie. Dans les années 1950, elle concentra ses recherches sur l'histoire économique et sociale, ainsi que sur l'histoire de la psychologie sociale, autrement dit des mentalités collectives. Et, paradoxalement en apparence, on assista à cette époque à une convergence entre ce stade de la nouvelle historiographie et le marxisme. Je pense qu'il est temps de prendre le taureau par les cornes et d'affronter ce que fut le marxisme tchèque autrement qu'en psalmodiant que nous y étions totalement étrangers et que nos travaux des années 1950 et du début des années 1960 furent écrits, quel hasard ! par des homonymes. L'ego-histoire de Kavka, récemment publiée, aide beaucoup à regarder en face la réalité

⁵ L'atmosphère du lycée de Dijon et son importance dans la formation de la personnalité de l'auteur sont décrites par Václav Černý dans *Paměti 1921-1938* [Mémoires 1921-1938], Brno, 1994.

historiographique de cette époque.⁶ Il est impossible de comprendre un tant soit peu la pensée européenne d'après-guerre sans examiner la déferlante du marxisme qui s'est abattue sur les pays d'Europe centrale et orientale et qui n'a pas tout à fait épargné l'Occident. Cet état de fait trouve son origine historique dans le rôle joué par l'Union soviétique dans la défaite du fascisme et du nazisme en Europe, ainsi que dans l'espoir suscité par le socialisme et la foi en sa démocratisation, comme l'affirmait Eduard Beneš, par exemple.⁷ En ce qui concerne les historiens français, Georges Duby mentionne dans ses mémoires le fait qu'à cette époque très peu d'entre eux n'étaient pas passés par le PCF.⁸ Même à l'Ouest le marxisme était à cette époque un outil très répandu pour expliquer les problèmes sociétaux et historiques. Duby, qui ne fut lui-même jamais membre du PCF, écrit que dans les années 1955-1965, lorsqu'il étudiait l'histoire sociale, le marxisme lui servait de théorie explicative : « L'architecture du livre *Guerriers et paysans* repose presque entièrement sur la notion de classe et de rapports de production. »⁹ En Tchécoslovaquie, avant la guerre, le marxisme ne jouissait pas, en science, d'une position forte, et le nombre d'historiens capables d'appliquer le marxisme à des problèmes historiques concrets aurait pu se compter sur les doigts d'une seule main. À partir du moment où le marxisme devint la philosophie obligatoire, imposée, presque tout le monde se mit à l'étudier, enseignants et étudiants, de façon novice et sans préparation philosophique, à partir du bref cours de Staline et de manuels désastreux. Par conséquent, le résultat se limitait à citer les classiques et à appliquer quelques grilles de lecture du matérialisme historique sur chaque problème, qu'il soit plausible ou non. Quelques conférences du parti programmées pour diverses disciplines de sciences sociales discréditèrent le marxisme aux yeux des chercheurs sérieux.

Mais, à côté du marxisme officiel et scolaire, cette philosophie devint aussi un sujet d'intérêt sérieux et une large frange des « nouveaux » et « anciens » historiens de l'après guerre étudia le marxisme de façon soutenue ; élèves et enseignants simultanément. Après une vague de brochures et de manuels scolaires écrits dans la première moitié des années 1950, la seconde moitié de cette même décennie vit paraître les premiers travaux sérieux fondés sur le modèle explicatif marxiste (F. Graus, J. Macek, A. Klíma). Du matériel concret et empirique fut inclus dans ce modèle et dans ce système conceptuel. Il y avait relativement peu d'historiens en exercice qui appliquaient et développaient la méthode marxiste dans le domaine de l'historiographie, et la plupart renoncèrent progressivement à ce mode de travail. Beaucoup plus intéressant est le sort réservé au marxisme tchèque en philosophie, domaine qui vit croître et prospérer, à partir du milieu des années 1950, une école antidogmatique et révisionniste qui tentait de relier le marxisme à la réflexion coïncidente des sciences sociales, au premier rang desquelles le structuralisme, la psychanalyse et l'anthropologie (R. Kalivoda, K. Kosík,¹⁰ M. Machovec, L. Nový, etc.). Dans les années 1960, cette école rencontra un succès international et une reconnaissance remarquable, et ses travaux furent traduits à

⁶ František KAVKA, *Ohlédnutí za padesáti lety ve službě českému dějepisectví* [Regard sur 50 années passées au service de l'historiographie tchèque], Prague, 2002. Les souvenirs de Kavka se distinguent des autres mémoires par leur franchise et leur objectivité.

⁷ Eduard BENEŠ, *Demokratie dnes a zítra* [La démocratie aujourd'hui et demain], Prague, 1946, et surtout son ouvrage *Úvahy o slovanství* [Réflexions sur le caractère slave], Prague, 1947.

⁸ Georges DUBY, *L'Histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1999. Le livre *Essais d'ego-histoire*. M. Agulhon, P. Chaunu, G. Duby, R. Girardet, J. Le Goff, M. Perrot, R. Rémond, éd. Pierre NORA, Paris, Gallimard, 1987, contient des textes autobiographiques des chefs de file de la Nouvelle histoire.

⁹ Georges DUBY, *L'Histoire continue* op. cit., p. 106.

¹⁰ L'importance de ces philosophes n'a toujours pas été reconnue à sa juste valeur. Les premières tentatives faites pour y remédier sont à rechercher dans les publications *Historicko-filozofické dílo Roberta Kalivody* [L'œuvre historico-philosophique de Robert Kalivoda], Olomouc, 1999 ; « *Rozjímání vpřed a vzad.* » *Karlu Kosíkovi k pětasedmdesátinám* [Méditations sur le passé et l'avenir. Recueil en l'honneur des 75 ans de Karel Kosík], Prague, 2001. S'y trouve la bibliographie de Kosík, dans laquelle sont répertoriées les traductions de ses travaux dans différentes langues. Kosík était le philosophe tchèque le plus connu dans le monde à la fin des années 1960.

l'Ouest. Dans les années 1960, des liens actifs existaient entre ces « marxistes » et la gauche philosophique française, liens qui furent rompus par l'occupation de la Tchécoslovaquie en 1968. Les marxistes révisionnistes furent dans leur grande majorité exclus du discours public, parce qu'ils participaient activement à l'effort de démocratisation et de libéralisation de la société.

Les aînés et les jeunes historiens concevaient globalement le marxisme comme une histoire sociale et économique – et c'est ce qui ouvrit à beaucoup d'entre eux la voie vers la coïncidence et la source d'inspiration qu'était la France.

Puisque mon collègue Eduard Maur a montré comment cette situation a évolué à Prague, permettez-moi de concentrer mes remarques sur ce qu'elle était à Brno, en Moravie, à cette époque. Notre thème est très fortement dépendant de souvenirs personnels.

À Brno, les purges de l'après-février 1948 épargnèrent le corps enseignant, ce qui fait que dans les années 1950 nous avons suivi les cours et les séminaires des professeurs Urbánek, Holinka, Šebánek, Macůrek, Stiebitz, Šimek et des maîtres de conférences Kabrda et Dřimal. Aucun de nos professeurs n'était marxiste, mais tous étaient très informés à ce sujet et ils ne cachaient pas leurs opinions. Le professeur Urbánek, par exemple, dit un jour à la fin de son cours : « Mesdames et messieurs, on parle beaucoup aujourd'hui du *Capital*, de Marx. Mais rares sont les gens qui l'ont lu, chez nous. Moi, je l'ai lu, malheureusement. » Les autres essayaient de se faire une raison à ce propos. Marek, par exemple, dit : « Oui, l'histoire, c'est celle de la lutte des classes, si vous y tenez. » Holinka, le plus érudit de nos professeurs aux plans théorique et philosophique, proposa, lors d'une réflexion sur la formation marxiste, de lire la correspondance entre Marx et Engels en allemand. « Il y a des choses intéressantes », jugea-t-il. Dřimal me pêta ses cours manuscrits sur l'histoire tchèque. Au début, il avait ajouté la phrase suivante : « Il y a divers modes de conception de l'histoire, par exemple idéaliste, pragmatique, théologique, marxiste. Nous nous en tiendrons ici à l'opinion marxiste. » Là s'arrêtait son marxisme. Il continuait à enseigner selon Václav Novotný. Ils ne tardèrent pas à nous confier, à nous jeunes marxistes, des cours, et ce, soit à côté des anciens, soit après leur départ à la retraite ou leur décès. Aujourd'hui encore, j'ai la chair de poule lorsque je repense à ces premiers cours. Cela dit, ce dilemme – formules marxistes ou travail de recherche – trouva une porte de sortie dans l'histoire économique et sociale. Tous ceux qui voulaient faire de la recherche et écrire trouvèrent là une planche de salut. Certains des « anciens » s'y retrouvèrent d'ailleurs très bien : Holinka se pencha sur le Moyen Âge, Dřimal sur les villes, Kabrda sur l'empire ottoman.

C'est pour Macůrek que c'était le plus compliqué¹¹ : grand synthétiseur du monde slave, de la Russie, de la Pologne, de la Roumanie, des Hongrois, historien des relations politiques et de l'historiographie, et personnage central de l'historiographie d'après guerre à Brno. Sa situation en tant que spécialiste de l'Union soviétique et intellectuel de gauche (après la fusion de la social-démocratie avec le PCT, il fut très brièvement membre du parti, puis rayé en 1950, lors du premier contrôle) n'était pas mauvaise, au début. Mais elle subit une sérieuse secousse après la critique de son livre *Dějepisectví evropského východu* (L'historiographie de l'Est européen), publié dans *Voprosy istorii*. La traduction tchèque de cette critique parut après février 1948 dans *Tvorba*, sous le titre menaçant de « Dějepisectví evropského východu v křivém zrcadle buržoazní vědy » (L'historiographie de l'Est européen

¹¹ Jan JANÁK édita un livre à partir des papiers de Josef Macůrek, *Úvahy o mé vědecké činnosti a vědeckých pracích* [Réflexions sur mes travaux de recherche], Brno, 1998. Cet ouvrage comporte des souvenirs de jeunesse et d'études, ainsi qu'un recueil commenté de ses travaux et de ses cours. L'étendue de ses activités et sa largeur d'esprit stupéfient.

vue dans le miroir déformant de la science bourgeoise). Personne ne s'étant servi de cela contre Macůrek à Brno, il laissa passer l'orage et, à partir de la seconde moitié des années 1950, il redevint, après le départ à la retraite d'Urbánek et le décès de Holinka, la personnalité en mesure d'organiser le travail historique et de lui donner le « la ». Le charme dégagé par sa personne, sa personnalité attachante, sa gigantesque capacité de travail, sa grande connaissance de l'Europe et, ainsi que nous avons pu nous en convaincre avec le temps, sa renommée européenne parmi les slavistes et les spécialistes de l'histoire de l'Europe centrale et orientale lui valurent un grand respect et lui attirèrent de bons étudiants.

Macůrek connaissait très bien l'histoire de l'historiographie soviétique et nous faisait cours, par exemple, sur la critique stalinienne de l'école de Pokrovský, qui remettait à l'ordre du jour l'historiographie nationale russe traditionnelle, laquelle accordait à l'histoire sociale et économique de l'ancien temps une large place ; cette dernière était représentée par un certain nombre d'académiciens reconnus jusqu'en Occident et connus, pour certains, par Macůrek. Il disposait également d'une large gamme de contacts avec les historiens polonais, et l'une de ses priorités était justement de développer les liens tchéco-polonais au niveau de la recherche et des relations personnelles. Il comprit qu'il devait « changer de programme » et, plutôt que de faire des grandes synthèses sur l'histoire politique et culturelle de l'Europe centrale et orientale, il se mit à imaginer et à organiser un gigantesque projet de recherche pluridisciplinaire sur l'ensemble de l'espace carpatique. C'est à mon avis le projet de recherche collectif le plus important de l'époque, comparable aux projets des « nouveaux historiens ». Ses fils conducteurs étaient les structures économiques et sociales, les contacts économiques, les processus démographiques, la question de la Valachie et les relations tchéco-slovaques. Dans les années 1950 et 1960 parurent à Brno et à Bratislava des dizaines de travaux et quelques études synthétiques malheureusement prématurées, qui se fondaient sur un matériel de recherche énorme et cité dans les notes.¹²

Macůrek et Kabrda avaient étudié à la Sorbonne avant la guerre et parlaient parfaitement français. Kabrda traduisait lui-même ses travaux en français et c'est généralement dans cette langue qu'il était publié chez nous et à l'étranger. D'ailleurs, nos autres professeurs étaient aussi francophones. Dans quelle mesure Macůrek connaissait-il l'existence de l'école des *Annales* et s'intéressait-il à ses travaux, je l'ignore. Dans ses cours, il parlait surtout de la *Revue de synthèse* de Berr, qui intéressait au plus haut point le synthétiseur qu'il était. La bibliothèque du département possédait les *Annales* depuis le premier numéro, et ce n'est que dans les années 1990 que l'achat de la revue cessa, pour des raisons financières – ou pour une autre raison que j'ignore. Macůrek entra pour la première fois en contact direct, et personnel, avec la nouvelle histoire en 1959, dans le cadre de la préparation du congrès mondial des historiens à Stockholm : il fut chargé, avec A. Klíma, de présenter l'un des principaux exposés. Macůrek réussit à décrocher, au titre de participant à la préparation du congrès, un séjour d'étude à Paris. À son retour, il m'invita à le suivre dans la bibliothèque et me montra quantité de livres qu'il avait rapportés. C'étaient pour la plupart les travaux fondateurs des représentants de l'école des *Annales* qui avaient jusqu'alors été publiés.

Les travaux tchécoslovaques issus de l'histoire économique et sociale et publiés durant la seconde moitié des années 1950 et la première moitié des années 1960 étaient cités en Occident et recevaient un bon accueil.¹³ Ils peuvent être considérés comme faisant partie de la

¹² Josef MACŮREK, *Valaši v západních Karpatech v 15.-18. století. K dějinám osídlení a hospodářsko-sociálního vývoje jižního Tešínska, jihozápadního Polska, severozápadního Slovenska a východní Moravy* [Les Valaques de l'Ouest des Carpathes du XV^e au XVIII^e siècle...], Ostrava, 1959.

¹³ Un rapide aperçu de l'historiographie de cette discipline est offert dans *Úvod do studia hospodářských a sociálních dějin* [Introduction à l'histoire sociale et économique], tome 1, (éds) Zdeněk JINDRA, František SVÁTEK, Jiří ŠTAIF, Prague, 1997. Un point de vue instructif sur la recherche intensive en histoire sociale des

grande vague d'intérêt que suscita en Europe, après la guerre, ce domaine de recherche historique, auquel ressortissait en France la « nouvelle histoire ».

Dans les mémoires évoqués plus haut, Georges Duby écrit que les « nouveaux historiens » trouvaient alors, en Europe centrale et orientale, plus de compréhension qu'en France même et que des liens amicaux furent noués avec eux. Cela est particulièrement vrai pour la Pologne, où la science conserva une beaucoup plus grande part d'indépendance par rapport à l'idéologie officielle qu'en Tchécoslovaquie, et où grandirent quelques personnalités marquantes de la « nouvelle historiographie » européenne, tels W. Kula et B. Geremek. Dans le domaine de l'histoire économique et sociale, l'historiographie polonaise pouvait s'appuyer sur une solide tradition locale (*Roczniki do dziejów społecznych i gospodarczych* – Annales d'histoire sociale et économique). Les bonnes relations avec les historiens polonais nous aidèrent, chez nous, à surmonter l'isolement international et furent aussi une passerelle vers la nouvelle historiographie.

Au cours des années 1960, en Tchécoslovaquie, la science et l'art se débarrassèrent de leur cuirasse dogmatique et la culture s'ouvrit aux sources d'inspiration européennes traditionnelles. Ceux qui s'étaient engagés en faveur d'une libéralisation de la société et de la culture n'oublieront jamais cette période et ne comprennent pas l'image déformée qu'en donnent les médias et la présentation idéologique qui prévalut après la révolution de velours. Des possibilités de contacts personnels directs et de séjours en Occident virent enfin le jour, principalement en France et dans ce qui était alors l'Allemagne de l'Ouest. Les offres françaises de bourse et de stages, qui ne concernaient quasiment pas les étudiants, mais uniquement les enseignants et les chercheurs, étaient presque toutes prises par les historiens de l'Académie des sciences tchécoslovaque. D'une part, parce qu'ils savaient mieux comment s'y prendre, d'autre part, parce que l'on continuait à appliquer le principe selon lequel les académiciens étaient destinés à la recherche scientifique, tandis que les professeurs d'université devaient assurer un enseignement de vingt heures hebdomadaires. L'institution ouest-allemande DAAD offrait des conditions plus favorables aux enseignants. Bien que cela ne concernât qu'une poignée d'individus qui commençaient à « sortir », c'était un progrès incommensurable. D'ailleurs, même les historiens non polonais furent concernés.

Parmi les historiens de Brno, il en est un, exceptionnellement compétent, qui obtint un séjour de courte durée en France : Jaroslav Marek, qui se consacrait durant les années 1960 à l'étude systématique de l'historiographie européenne et de ses théories.¹⁴ Il rendait compte de la nouvelle historiographie dans la presse spécialisée, particulièrement dans le très lu *Dějiny a současnost* (Histoire et temps présent). Il ne fut chargé de cours à la Faculté des lettres de l'université de Brno qu'à la fin des années 1960. Il terminait alors un grand travail sur l'histoire et la théorie de l'historiographie moderne, mais celui-ci ne fut publié que vingt ans plus tard sous le titre *O historismu a dějepisectví*.¹⁵ Dans l'introduction à cette publication, il écrit que, s'il publie le livre vingt ans plus tard dans la version de la fin des années 1960, c'est

débuts des Temps modernes est présenté dans l'étude de Václav BŮŽEK, Josef HRDLIČKA, Pavel KRÁL, Zdeněk VYBÍRAL, *Věk urozených. Šlechta v českých zemích na prahu novověku* [L'âge des seigneurs. La noblesse dans les Pays tchèques au seuil des Temps modernes], Prague-Litomyšl, 2002. Un résumé des problèmes qu'étudia l'histoire sociale des débuts des Temps modernes est exposé par Miroslav HROCH, Josef PETRÁŇ, dans *17. století – krize feudální společnosti ?* [17^e siècle : crise de la société féodale ?], Prague, 1976. Cette étude a été traduite en allemand.

¹⁴ La bibliographie de Marek comporte un recueil d'anniversaire intitulé *K počtě Jaroslava Marka* [En l'honneur de J.M.], Prague, 1996.

¹⁵ Jaroslav MAREK, *O historismu a dějepisectví* [Sur l'historicisme et l'historiographie], Prague, 1992.

pour qu'il serve de document témoignant du cheminement de la pensée historique tchèque de ces années-là. Ce livre offre un formidable travail d'étude sur l'historiographie du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e, et évidemment sur l'état concomitant de la « nouvelle historiographie ». L'originalité de l'apport du travail de Marek sur la théorie de l'historiographie réside en ce qu'il pose comme principe constitutif de l'historiographie sa composante linguistique et littéraire, dans un esprit de conception structuraliste du texte. Si le livre avait été publié à l'époque où il fut écrit, il aurait indubitablement marqué le « tournant rhétorique et linguistique ». C'est aussi durant les années 1960 que commencèrent à paraître les traductions de certains travaux essentiels d'auteurs occidentaux des sciences sociales, par exemple *Obrana historie (Apologie pour l'Histoire)*, de Bloch, ou quelques-uns des travaux de Claude Lévi-Strauss. L'inspiration française cessa d'être limitée au seul public francophone.

C'est aussi au cours des années 1960 que nous avons pu observer en France, au sein de la nouvelle historiographie, un renouvellement des paradigmes en lien avec l'assaut mené par l'anthropologie structurale et la psychanalyse sur les sciences sociales et avec le début de l'influence de Michel Foucault. Jan Patočka réussit in extremis à publier une recension de l'ouvrage *Les Mots et les choses*¹⁶, de Foucault, et à découvrir l'importance de l'archéologie du savoir pour interpréter et classifier l'œuvre de J. A. Komenský, dit Comenius.

Il y eut des voyages de plus en plus nombreux en France. Toute personne intéressée et volontaire pouvait « en être », faire partie du mouvement de la pensée historique européenne et s'en inspirer. Il importe toutefois d'ajouter que la faute du retard théorique constaté n'incombait pas uniquement aux régimes, mais était également le résultat du désintérêt des factographes tchèques pour cette sphère de la pensée historique. Cependant, des projets de recherche virent le jour durant les années 1960, projets qui eurent la chance de changer la thématique et la méthode du travail historique.

C'est alors, en cette période d'ouverture, qu'intervint l'occupation de la Tchécoslovaquie par les armées du pacte de Varsovie, avec toutes les conséquences que l'on sait. La tentative de restauration du communisme stalinien ne s'imposa qu'à partir de 1970. Les purges dans les rangs des historiens touchèrent le plus grand nombre de personnes dans l'histoire de l'historiographie tchèque. Elles frappèrent la plupart des historiens de la génération intermédiaire. Elles furent à l'origine de drames personnels, de l'emprisonnement et de l'émigration de nombreux chercheurs reconnus, entraînaient des persécutions massives et exclurent du système de recherche et du processus pédagogique beaucoup de ceux qui s'étaient engagés pour la libéralisation et l'effondrement des dogmes, et ce pendant la période la plus fertile de leur vie. La modification des conditions d'admission du personnel exclut bien des talents des écoles supérieures. Dans les instituts et les facultés, une atmosphère quasi irrespirable s'installa, même pour ceux qui avaient survécu aux purges.

Les débuts de la « normalisation » furent une catastrophe pour la culture et l'historiographie, mais ils signèrent aussi l'arrêt de mort de l'illusion communiste et la fin du marxisme en tant que modèle explicatif sur le sol tchécoslovaque. Même ceux qui l'avaient mis en place dans les années 1950 lui tournèrent le dos. Le complexe d'occupation par le Grand Frère et son idéologie remplaça celui de libération. Mais nous n'avons pas pris l'exacte mesure (avec l'interprétation erronée des années 1960 que donnent aujourd'hui la politique et les médias) du fait que l'occupation de la Tchécoslovaquie eut, de ce point de vue, une dimension universelle et agit sur la gauche occidentale comme une vague de fond qui entraîna un changement d'attitude des intellectuels de gauche, lesquels prirent leurs distances avec le communisme scientifique d'inspiration soviétique.

¹⁶ *Světová literatura* 12/1967, n° 6, p. 229-234. Autant que je sache, Patočka fut l'un des premiers philosophes à saisir l'importance, pour l'histoire de la pensée, de ce que Foucault appela l'archéologie du savoir.

Le marxisme agonisa dans les sursauts du trotskisme et du maoïsme au cours des années 1970. Je pus moi-même l'observer dans les couloirs de la Sorbonne en 1969, lors de ce qui fut un séjour fort inspirateur, mais le dernier pour vingt ans.¹⁷

Pourquoi ai-je choisi de titrer ces remarques « Au-delà des années soixante » ? Je me pose et me repose sans cesse la question de savoir quelle signification a eue la normalisation dans notre vie, dans l'histoire de notre pensée et de notre culture. Un trou noir ? De nouvelles ténèbres ? Un « Biafra culturel », selon l'expression d'Aragon ? Fut-ce une période de servilité pour tous ceux qui sont restés en poste, qui n'ont pas émigré, ne se sont pas révoltés publiquement, mais n'ont pas non plus soutenu le régime, ont travaillé et ont rendu à César ce qui lui appartient dans chaque État ? Avons-nous tous vécu ici « dans le mensonge », ainsi qu'on nous le suggère ?

Les Tchèques ont courageusement montré ce qu'ils pensaient de l'occupation en s'y opposant exemplairement au cours de la semaine qui suivit l'invasion d'août 1968, avant que le gouvernement ne capitule. L'une des conséquences de la capitulation signée à Moscou fut de sauver des vies et d'éviter la terreur massive, mais au prix d'un marasme politique et de persécutions des « contre-révolutionnaires » et de dizaines de milliers de membres de leurs familles. Au prix aussi des effroyables boniments de la propagande, du battage organisé dans tous les médias et de l'« éternité » de la situation dans laquelle la génération intermédiaire engloutit une partie de sa vie. Je pense que la relation que les gens et les historiens entretenaient de fait avec le régime de normalisation était de la résistance passive.

Ceux qui avaient connu le vrai stalinisme des années 1950 purent vérifier la véracité de la remarque de Hegel et de Marx selon laquelle les tragédies historiques se répètent, mais comme une farce. L'éducation de la nation dans le « communisme scientifique », qui n'épargnait ni les écoliers, ni les étudiants, ni même les adultes au sein des fameuses VUML, relevait de la pure farce. Cette « conception du monde scientifique » ne pouvait être crue que des élèves d'écoles spéciales et des pensionnaires d'institutions pour handicapés mentaux. Pour les autres, le communisme scientifique était surtout un inépuisable sujet d'anecdotes. Mais la restauration du totalitarisme ne fut pas, tant s'en faut, une comédie pour les persécutés.

En historiographie, cette situation entraîna chez nous la destruction pure et simple de l'histoire contemporaine telle que les années 1960 avaient commencé de l'écrire, c'est-à-dire en se fondant sur les faits. Cette période connut la censure la plus intransigeante, et le contrôle des secrétariats du parti s'exerçait jusque sur les chroniques communales. Il n'est que de lire la « microhistoire » de la civilisation de ces années-là. L'histoire contemporaine ne pouvait être traitée que par les émigrés ; elle put ensuite l'être par les dissidents.

La situation dans le domaine de l'histoire ancienne était quelque peu différente ; là, certains historiens avaient été temporairement exclus des services scientifiques, tandis que certains de leurs remarquables collègues formés dans les années 1960 étaient restés dans les instituts et les facultés, surtout à Prague.

Au cours des premières années de normalisation, l'étude de l'histoire économique et sociale fut régulièrement tentée, surtout, par une sorte d'instinct de conservation, l'histoire des luttes de classes. En général étaient tolérés les thèmes suivants : les débuts de l'État, le hussitisme, Comenius ou encore la renaissance nationale. Pourtant, les méthodes et les

¹⁷ J'ai publié des notes de ce séjour dans l'article « "Clio na výsluní". Poznámky k současné francouzské historiografii » [« Clio et sa place au soleil » Notes sur l'historiographie française contemporaine], *Dějiny a současnost* 11/1969, n° 4, p. 28-31.

procédés de l'historiographie contemporaine empreignaient ces travaux, consacrés par exemple aux révoltes paysannes, à l'histoire sociale, aux systèmes politiques et même à l'histoire culturelle.

Dans les années 1980, essentiellement dans la seconde moitié, alors que le régime ne parvenait plus à contrôler la sphère culturelle et commençait à fléchir sous les coups de la perestroïka, l'état du contrôle de la science se desserra. À cet égard sont symptomatiques de cette période les symposiums organisés à Uherský Brod, Tábor, Olomouc, Mikulov, Kroměříž, mais aussi dans le département d'histoire ancienne de l'institut d'histoire de l'Académie des sciences tchécoslovaque, qui était qualifié de « creuset » de la liberté d'expression. Régnait là un état d'esprit plutôt libre, et les historiens persécutés avaient droit à la parole. Des possibilités de contacts avec l'Occident et de voyages d'études s'offrirent de nouveau. Quant aux « chartistes », ils restèrent jusqu'à la fin dans un isolement total voulu par les autorités et effectuèrent pourtant, dans ces rudes conditions d'existence et sous surveillance policière, d'admirables travaux de recherche et de traduction. Certains signes indicateurs du rétablissement des contacts et les informations obtenues sur les courants de pensée en Occident étaient perceptibles dans les traductions, qui étaient éditées principalement en Slovaquie. Après 1987 parut à Bratislava, dans la traduction des époux Marcelli, le livre clé de Foucault déjà cité ici, *Les Mots et les choses*. Dans le courant des années 1980 parurent les traductions des travaux de Ernst Cassirer, Thomas Kuhn, Erwin Panofsky, Ernst Gombrich ou encore Pierre Francastel. La situation dans les domaines de l'histoire ancienne, de l'histoire des arts plastiques, de la musique et de la littérature se « normalisa » vraiment, dans le véritable sens du terme, cette fois.

Ces faits connus, dont le nombre pourrait être augmenté (c'est un thème de dissertation sur l'histoire de la culture tchèque), je les rappelle parce qu'ils sont passés sous silence par les défenseurs de la théorie du « royaume du Mal » et de l'étroitesse d'esprit servile de toute notre culture depuis l'après-guerre, sauf peut-être pendant les années 1960, bien que cette théorie leur soit aussi appliquée. Il y a d'autres réalités caractéristiques de cette période : par exemple que la virulence des régimes totalitaires faiblissait avec le temps, qu'un contrôle psychique ou spirituel absolu n'est pas possible à notre époque moderne, qu'à toutes les époques ont toujours cohabité des lieux, des instituts et des départements aux atmosphères différentes, que ces situations dépendaient non seulement des instructions et des règlements communs, mais aussi de la personnalité des responsables, de la cohésion du personnel et de hasards. L'ordre totalitaire suscite inévitablement de nouvelles formes de solidarité grâce auxquelles même les persécutés politiques pouvaient travailler. Jamais non plus ne cesse d'être valable le principe selon lequel un être ne doit pas se soumettre aux « circonstances » ou rejeter sur elles son inactivité, et selon lequel la grandeur de l'époque est justement dans l'opposition et dans la volonté de vaincre le poids de l'histoire avec les moyens qui relèvent du possible. Ne peuvent vivre dans le mensonge que ceux qui y croient. Il est étrange de voir que certains critiques ne savent pas, en ce qui concerne la fin du régime totalitaire, ce que savaient ses représentants, à savoir qu'ils étaient isolés.

Quel sort fut réservé aux sources d'inspiration française dans les années 1970 et 1980 ? Y a-t-il une césure, une rupture nette par rapport à la situation des années 1960, ou bien ces tendances persistent-elles en dépit du régime et s'expriment-elles dans la production, la recherche et l'enseignement historiques ? Toute lecture partielle, et tributaire du présent, de cette période est trompeuse. Le sort qui fut vraiment réservé non seulement aux historiens, mais aussi à la pensée historique, devra être décrit et analysé. Certains textes actuels consacrés à l'historiographie de cette période donnent l'impression que leurs auteurs ne se sont pas beaucoup fatigués à étudier la production officielle d'alors, qu'ils voient tout à travers le prisme de leurs propres sentiments et de leur expérience dans tel ou tel institut

pragois, et qu'ils ont remplacé l'analyse par les traditionnelles harangues moralisatrices « à la tchèque ».

Plusieurs faits doivent être pris en considération. Par exemple la lenteur du travail historique. Il se passe pas mal de temps avant que l'inspiration, quelle qu'elle soit, transparaisse dans le texte publié, qui doit lui-même être précédé d'une longue recherche. Les impulsions qui se manifestèrent dans les années 1960 ont empreint les travaux publiés ultérieurement. Dans le contexte dénaturé de l'historiographie tchèque, il est arrivé que des textes écrits à une certaine époque fussent publiés des décennies plus tard. Beaucoup de travaux écrits entre les années 1960 et 1980 ne furent édités que durant la décennie 1990 (Marek, Mezník, Macek, Kavka, Myška, Křen, etc.). À quelle « ère » de la pensée historique tchèque appartiennent-ils ? Relèvent-ils de l'époque où ils furent écrits ou de celle où ils furent publiés ? Cela dit, cette question n'est pas totalement nouvelle dans la culture tchèque (Comenius, Balbín).

Autre question : qu'est-ce qui peut représenter la pensée historique tchèque des années 1970 et 1980 ? Ce qui fut publié ou ce qui fut pensé et prononcé ? Ce qui fut publié dans les maisons d'édition et les revues officielles, comme *Československý časopis historický* ou *Časopis Matice moravské*, ou ce qui fut publié dans les journaux, les publications et les manuscrits dits marginaux ? Qu'est-ce qui, à cette époque, du point de vue de la pensée historique, était important et qu'est-ce qui était marginal ? La hiérarchie institutionnelle restera-t-elle en vigueur *ad vitam aeternam* ? Ce sont les théories des élites qui comptent pour la pensée. Qu'était à l'époque de la normalisation la pensée des élites, qui forge l'histoire des valeurs de chaque discipline, et qu'était la pensée déchuë, qui entre dans l'histoire de l'« antiquaille » scientifique ?

Les auteurs de cette époque vont-ils se laisser éternellement démolir par les citations extraites des incantations écrites dans divers préambules ou seront-ils « jugés » en fonction de ce qu'ils auront su apporter à la connaissance d'un thème donné ? La méthode appliquée en politique par le cardinal de Richelieu permettait de condamner à la peine capitale tout auteur publié ; il suffisait pour ce faire de citer deux phrases que l'on avait préalablement extraites de leur contexte originel.

Où situer intellectuellement une génération qui est entrée dans la vie scientifique, qui a commencé à être publiée dans les années 1970 et 1980 – étant donné qu'elle remplaçait parfois celle de la décennie 60 – et qui occupe aujourd'hui les postes dirigeants dans les sciences ? Elle est évidemment différente, particulière, comme toutes les autres générations. Qui a assuré la formation civique et intellectuelle de cette génération ? La leçon tirée d'une évolution de crise ? Ou ses enseignants de la décennie 60 et la lecture de la littérature officieuse à laquelle ils purent avoir accès ? Ceux qui ne se sont pas opposés au « mensonge » officiel actuel ou qui en ont délibérément abusé sont aussi peu nombreux que les « normalisés » de la décennie 60. L'élite de cette génération n'est plus marxiste, comme l'étaient ses pères dans leur jeunesse. Elle est revenue à la tradition positiviste tchèque de la recherche et est très ouverte aux « inspirations » actuelles, par exemple à la culturologie russe de Bakhtine, reconnue, appréciée et traduite dans le monde entier. D'une certaine manière, cette culturologie a même influencé la nouvelle historiographie en France.

À mon avis, un certain paradoxe existe dans le fait que l'inspiration « française » ne s'est imposée, dans la pensée et, dans une moindre mesure, dans les travaux publiés, qu'à partir des décennies 1980 et 1990. Durant les années 1970, au cœur des ténèbres de la normalisation, une forme de contact officieux fut maintenue avec la nouvelle histoire française et ses métamorphoses. Sa production nous parvenait par des voies détournées. Outre les contacts personnels et sporadiques que nous continuions d'entretenir et qui nous procuraient les nouveautés littéraires, ces publications réussirent, grâce à un circuit parallèle, à garnir les rayons des bibliothèques publiques. Jaroslav Marek, expulsé de la section locale de

l'Institut d'histoire, obtint un poste à la bibliothèque universitaire de Brno et, grâce à lui, celle-ci ne tarda pas à posséder une respectable collection de publications de pointe écrites par les nouveaux historiens. Bien que la source d'inspiration française fût de nouveau limitée aux chercheurs francophones, elle obtint des résultats au cours des années 1980. En 1987 parut à Kroměříž, à l'initiative du musée local, le livre de Kroupa intitulé *Alchymie štěstí* (L'Alchimie du bonheur) et sous-titré *Pozdní osvícenství a moravská společnost 1770-1810* (Les Lumières tardives et la société morave de 1770 à 1810). Kroupa avait étudié dans l'atmosphère de la fin des années 1960 à l'université de Brno, et c'est à Prague qu'il élaborait sa thèse de « candidature »¹⁸, en relation avec les professeurs J. Polišenský, J. Petráň, M. Hroch et d'autres enseignants des départements d'histoire et d'histoire de l'art. Son *Alchymie štěstí* repose sur la notion de « mentalité » appliquée à l'élite culturelle et aux artistes, en Moravie et dans la région de Vienne, à l'époque des Lumières et de la Révolution française. Le travail de Kroupa fut lui aussi une importante contribution de la science tchèque pour le deux centième anniversaire de la révolution et obtint une reconnaissance internationale. Un autre historien morave qui s'inspirait de la nouvelle histoire est l'archiviste de Moravie du nord Rudolf Zuber. Son intéressant travail sur la religiosité au XVIII^e siècle est à ce jour restée à l'état de manuscrit, ce qui est le cas de beaucoup d'écrits de chercheurs moraves. En 1982 parut un travail de Petr Horák précieux pour la pensée historique française contemporaine, *Struktura a dějiny*, consacré à la critique du structuralisme philosophique en France. À Brno, Jaroslav Kudrna et quelques-uns de ses étudiants, parmi lesquels Irena Holzbachová, traitaient de l'historiographie française dans leurs cours. Je pense que la grande majorité des historiens doués et créatifs qui rejoignirent le domaine scientifique au cours des années 1970 et 1980 ont à l'origine été façonnés par les courants contemporains de la pensée européenne et la tradition tchèque. Si nous acceptons de voir une certaine continuité de la pensée historique non officielle avec les années 1960, cela changerait l'opinion dominante sur la décennie 1990, présentée comme un tournant radical.

À la fin des années 1980, la chute du régime de normalisation était inéluctable et la seule question était de savoir à quel moment elle interviendrait. L'évolution du contexte international avait préparé la société à cette chute, bien que personne n'eût mesuré l'importance des changements à venir. La plupart des historiens ne furent pas contraints de réorienter leur travail, mais ils purent au contraire commencer à publier et à enseigner ce qu'ils avaient eux-mêmes découvert et analysé. C'est à partir de ce moment-là que les portes se sont vraiment ouvertes toutes grandes aux sources d'inspiration européennes, et que la culture et la science tchèque devinrent perméables aux influences européennes. Le choc fut rude et, au début des années 1990, nous fûmes submergés par une déferlante venue de l'Occident et désireuse de nous aider à combler le plus rapidement possible les lacunes provoquées par la normalisation. Il y avait tellement de propositions de conférences de la part des collègues occidentaux, tellement de bourses et de stages et surtout de projets communs qu'il était impossible de répondre et de satisfaire à tout, surtout en assurant en parallèle le fonctionnement pédagogique des écoles supérieures. Le plus grand nombre de propositions venaient d'Allemagne et de France. En ce qui concerne la France, l'activité de la rue Štěpánská, l'un des centres culturels français les plus actifs d'Europe, connut un nouvel essor. Ce fut aussi le cas de l'Alliance française. Puis il y eut la fondation du CEFRES, avec sa fantastique bibliothèque historique, l'organisation incessante de séminaires et de projets de recherche et de publication. Presque tous les représentants de la nouvelle historiographie y ont tenu conférence.

Le moyen le plus important pour que les historiens tchèques, le monde culturel et les étudiants apprennent à connaître la littérature historique française de la dernière décennie est

¹⁸ Équivalent approximatif du doctorat occidental.

de soutenir les traductions en tchèque de cette littérature, dans le cadre du projet F. X. Šalda. Cette aide a permis, au cours des dix dernières années, de faire publier des dizaines de remarquables travaux relevant des sciences sociales dans plusieurs maisons d'édition (Argo, Oikoymenh, Paseka, Atlantis, Lidové noviny, H&H, Volvox Globator), travaux ayant fait l'objet d'une bonne traduction et d'un travail rédactionnel de qualité. Ainsi sont disponibles les œuvres clés de C. Lévi-Strauss, M. Foucault, des philosophes postmodernes, de G. Duby, J. Delumeau, J. Le Goff, F. Furet, F. Braudel, Ph. Ariès et d'autres. Jamais au cours de son histoire, l'historiographie tchèque n'aura vu paraître autant de traductions d'œuvres de sciences sociales françaises que durant la dernière décennie.

Cela ne veut pas dire que nous voulions devenir les « Filasso » de la nouvelle historiographie et qu'ici ne soient pas à craindre certains risques liés à l'imitation et au fondamentalisme innovateur. Un travail historiographique est avant tout une recherche empirique, et le matériel ne peut être lu et analysé selon des schémas théoriques et des concepts inappropriés, car lui-même détermine une technique et une méthode concrètes. On ne peut se remettre à jurer par les nouveaux classiques et écrire du texte ancien. On ne peut éviter les thèmes « passés de mode » : l'histoire sociale, celle des paysans ou des ouvriers, les luttes sociales, la sociologie de la religion et de la culture. Nous manquons de sources pour certains thèmes de la nouvelle historiographie, surtout médiévale.

L'historiographie tchèque va sans doute continuer à être l'histoire de l'espace géographique de l'État tchèque, de la nation, des groupes ethniques présents dans le pays et des contacts centre-européens. Dorénavant, les grands thèmes de l'histoire tchèque sont ceux de l'historiographie générale et de la globalisation de la conscience historique européenne. Il ne faudrait pas qu'elle se noie dans cette conscience globale. Cette déferlante de traductions qui réduisent l'histoire européenne à quelques problèmes et thèmes communs peut entraîner la disparition de la spécificité des histoires nationales et provoquer une sorte de valse-hésitation entre l'histoire universelle et la microhistoire locale. La rapide alternance des paradigmes qui prévaut ces derniers temps menace d'affaiblissement l'historiographie empirique fondamentale, et on risque de voir, de revoir, la théorie et l'idéologie décider tant du choix des problèmes que de leur solution. L'inspiration extérieure ne peut remplacer la logique de la recherche historique, la demande sociale et l'intérêt de la matière historique.

En fin de compte, il y a là, en ce qui concerne l'inspiration française, un autre paradoxe lié aux décalages temporels. Nombre de traductions des « nouveaux » historiens arrivent chez nous au moment où, en France même, on parle de crise de cette école et de retour aux thèmes et méthodes qu'elle récusait à ses débuts.¹⁹ De la même façon que tout était social, tout est aujourd'hui politique, et l'histoire politique et la biographie sont de nouveau en vogue. En lieu et place de procédés strictement objectifs, explicatifs et dépersonnalisés, le discours historiographique voit le retour du sujet historien, de sa personnalité, de sa culture et de son imagination, ingrédients qui opèrent un nouveau rapprochement entre l'histoire et la littérature. Mais il ne faudrait pas qu'ils remplacent l'histoire par une imagination débridée. Les certitudes scientifiques et l'objectivité de la connaissance, piliers sur lesquels reposait la nouvelle histoire, tremblent sur leurs bases, et pas uniquement chez les postmodernistes.

Les discussions qui ont cours sur la crise de l'historiographie s'intègrent dans la situation générale de la science. On parle aussi de la « fin de la science » au moment de ses grands triomphes. Mais les critiques mettent toujours le doigt sur certaines faiblesses. La nouvelle histoire a de tout temps été accusée de saper la position traditionnelle de l'histoire en

¹⁹ Jacques LE GOFF se penche sur le « retour » des thèmes traditionnels du point de vue des « nouveaux historiens » dans la préface à la deuxième édition de *La Nouvelle histoire*. Des informations fondamentales sur l'évolution et les problèmes de la pensée historique durant les dernières décennies du XX^e siècle se trouvent dans les publications suivantes : Roger CHARTIER, *Au bord de la falaise. L'Histoire entre certitude et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1996 ; Gérard NOIRIEL, *Sur la « crise » de l'Histoire*, Paris, Belin, 1996.

tant qu'école des vertus civiques et de perdre de son attrait. Les nouveaux historiens ont réussi à trouver la parade en soignant particulièrement, ce qui est habituel en France, le « style ». Quelques-uns de leurs travaux sont devenus des best-sellers sur le marché livresque et beaucoup d'historiens ont systématiquement, et avec succès, fait connaître dans les médias leurs opinions sur la recherche. À l'époque de leur apogée ils ont même réfléchi à la nécessité d'écrire sur les événements, les personnalités et surtout les problèmes de pouvoir que la théorie de Foucault a actualisés. Les maîtres du langage que sont G. Duby ou E. Le Roy Ladurie ont su utiliser un style narratif attrayant pour rédiger leurs ouvrages. Les nouveaux historiens sont également parvenus à changer le goût du public averti et n'ont pas peu contribué à l'actuelle démythification de l'histoire.

Jacques Le Goff, le plus grand théoricien et l'inflexible défenseur de la nouvelle historiographie, fit remarquer à la critique que les nouveaux historiens, lorsque leur influence culminait, écrivaient sur les événements, les batailles et le pouvoir, mais d'une façon nouvelle. Ils incluaient dans les thèmes et sujets traditionnels les expériences qui avaient permis à la nouvelle histoire d'enrichir la science. En science, les retours mécaniques – au sens de répétition – sont impossibles, comme ils sont impossibles dans l'histoire. L'invasion d'inepties boulevardières et de cuistrerie à grande échelle ne peut nous détourner de notre tâche principale, qui est de développer et de faire progresser la connaissance et la compréhension de l'histoire. C'est pourquoi cette vague de traductions des œuvres classiques et des auteurs de la nouvelle histoire est encore nécessaire après toutes ces années et continue d'être une source d'inspiration.

traduit du tchèque par Carole Paris-Formánek